

Jaurès Robespierre et la religion

En novembre 1792 Cambon a proposé au nom du comité des finances, la suppression du budget des cultes et s'adresse ainsi à la Convention :
« Moi, Etat, je ne paie plus vos curés ; mais je vous fais une remise de 120 millions d'impôts par an et, avec cette grosse somme que je vous abandonne vous paierez vous-mêmes si cela vous convient, et au prix déterminé par vous, le curé choisi par vous. Sinon c'est vous qui aurez le bénéfice de la remise. »

Face à cette idée a été retenue celle défendue par Le Père Duchesne : l'Etat continue de payer les curés mais ceux-ci n'ont plus le droit de demander quoi que ce soit pour les baptêmes, mariages et enterrements. Cette proposition s'adressait à un clergé constitutionnel qui avait déjà dû faire allégeance à l'Etat et elle ne pouvait l'enthousiasmer mais le peuple lui-même n'en fut satisfait.

La séance des Jacobins du 16 novembre qui discute du sujet est présidée par Jeanbon Saint-André. D'un côté Chabot soutient Cambon (il sera plus tard représentant en mission dans le Quercy où il sera un déchristianisateur), sauf qu'il avance des arguments qui seront repris en 1905 : « Un article des Droits de l'Homme dit : « Nul ne pourra être inquiété pour ses opinions, même religieuses. » Or, une religion que je suis obligée de salarier est contraire à cet article. C'est être inquiété pour ses opinions religieuses que d'être obligé de contribuer aux frais du culte. ». Basire s'opposera à Cambon : « un projet propre à répandre de nouveaux troubles. »

Basire emportera l'adhésion des Jacobins contre le projet Cambon.

Un des arguments majeurs c'est que les prêtres constitutionnels procédant de l'élection populaire étaient en mesure de faire évoluer la religion catholique vers la raison.

C'est dans ce contexte que Robespierre donne son avis par un article à la fin du mois de décembre 1792. Et voici le commentaire de Jaurès p. 368 à 375 du tome IV de son Histoire socialiste de la Révolution française :

« Cette conception de Robespierre est nette et grande par plus d'un côté, mais elle est aussi bien dangereuse, et elle pourrait être funeste. Sa grandeur, c'est une sorte de tendre respect pour l'âme du peuple, pour l'humble conscience du pauvre. Les autres révolutionnaires, notamment les orateurs jacobins que j'ai cités tolèrent, si je puis dire, de haut, les préjugés du peuple. Ils déclarent qu'ils ne veulent point les violenter, mais au moment même où ils se résignent à les subir, ils les rudoient et les outragent. Robespierre ne consent pas à regarder de haut même les erreurs du peuple ; il s'accommode à elles et semble se mettre à leur niveau. D'abord, lui-même, disciple de Jean-Jacques, a foi dans un Dieu

personnel et conscient, gouvernant le monde par sa grandeur, et dans l'immortalité de l'âme humaine ; et il s'applique à retrouver sous l'enveloppe chrétienne des croyances populaires ces deux dogmes de la religion naturelle. Il se persuade qu'après tout le peuple est d'accord avec la pensée de Rousseau qui valait bien les Encyclopédistes. Qui sait si, du haut de ces idées, qui sont pour Robespierre les vérités dominantes, le point de vue le plus élevé sur l'univers et sur la vie, le peuple n'aurait point le droit de regarder avec quelque dédain ceux qui affectent orgueilleusement de tolérer son infirmité d'esprit ? Entre le déiste héritier de Jean-Jacques et le peuple chrétien, il pouvait subsister un malentendu ; quel jugement porter sur la personne même du Christ ? Est-il un homme fils et frère des hommes ? Est-il un dieu qui, malgré l'humanité dont il s'est revêtu, a souveraine puissance sur les hommes ?

Selon le choix que l'on fait, les conséquences peuvent diverger à l'infini ; Robespierre, comme pour éviter toute possibilité de divorce entre le déiste philosophe et l'humble multitude chrétienne, semble éluder le choix et se dérober au problème. Déjà le vicaire savoyard de Rousseau y avait échappé, plus qu'il ne l'avait résolu, par un élan du cœur. Il a beau s'écrier enfin : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un dieu », il apparaît bien qu'il n'entend pas ce mot de dieu dans le sens traditionnel que lui donne l'Église ; cette divinité présumée de Jésus n'est fondée ni sur le miracle ni sur un système surnaturel. Elle n'est, pour le cœur ardent et troublé du pauvre vicaire inconnu, qu'un degré de sainteté incomparable et qui n'a point sa mesure dans la vie de l'humanité : « La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur ». Voilà toute la démonstration dogmatique et voilà, aussi, pour le prêtre que fait parler Rousseau, tout le sens de la divinité du Christ. De même qu'à l'autel, quand il Consacre le pain et le vin, il cesse un moment de s'interroger sur le mystère de la transsubstantiation qui le déconcerte, et s'incline *comme si Dieu était là* ; de même, quand il aborde la personne du Christ, il se laisse aller, par un élan de ferveur morale, à confondre la sainteté et la divinité. Il adore sans que son esprit ait conclu.

Robespierre se garde de ce vertige ; et il avertit nettement qu'il ne connaît d'autre dieu que celui de l'humanité libre. Mais il parle du « fils de Marie » avec une sorte de respect équivoque ; il ne veut point déchirer brusquement le voile de divinité sous lequel le peuple adore, sans y prendre garde, les plus hautes espérances et les plus hautes vertus de son propre cœur. Il espère sans doute que bientôt le peuple s'apercevra de lui-même de cette confusion, et qu'il s'affranchira de ce qui reste de superstition et d'erreur dans sa croyance sans que les notions de justice et les espérances d'immortalité qui en forment le fond soient compromises.

Un jour, le pauvre vicaire savoyard, devenu prêtre constitutionnel se tournera vers le peuple libre et chrétien assemblé dans l'église du village ;

et du haut de l'autel, au moment même où il viendra de consacrer le pain et le vin, il lui dira :

« Amis, j'ai respecté jusqu'ici l'innocence de votre foi, bien supérieure à la subtilité des philosophes. Mais je sais maintenant qu'un long usage de la liberté et de la raison a suffisamment épuré vos idées pour que vous puissiez dégager les vérités essentielles des symboles qui pour vous les enveloppaient. Non, il n'est pas vrai qu'un dieu soit matériellement présent sous les espèces du pain et du vin ; mais la présence morale, en chacun de vous, de celui qui donna aux hommes un exemple incomparable de douceur et de sacrifice est bien plus réelle, bien plus substantielle que si en effet il était caché dans ce peu de matière. Le voile du symbole peut tomber. Cette figure sensible n'est plus nécessaire à des esprits sûrs d'eux-mêmes. Et il n'est pas vrai non plus, vous l'avez pressenti, que Dieu ait pu s'incarner, se réaliser matériellement dans l'humanité : pas plus qu'il n'est caché en ce moment sous les espèces matérielles du pain et du vin, il n'a été caché sous les espèces matérielles d'une individualité humaine. Mais la sainteté que le Dieu éternel communique à l'humanité s'est manifestée avec tant d'éclat dans la personne et la vie du Christ, qu'il est devenu pour nous la figure de la divinité même, éternellement présente parmi les hommes. Ici encore le symbole est inutile. La présence du Dieu éternel parmi les hommes n'a plus besoin d'être figurée par ces touchantes mais incomplètes images. C'est dans la conscience d'un peuple libre et ami de la justice que Dieu se manifeste le mieux. La lumière du Christ n'était que l'aube annonçant la lumière divine de la liberté. Ce n'est pas vers l'Orient, c'est vers la pleine lumière de l'humanité libre qu'il faut maintenant se tourner. Vous ne vous êtes point trompés ; nous ne nous sommes point trompés. Les symboles sous lesquels vous reconnaissiez la vérité ne vous égaraient pas, puisqu'ils vous préparaient à la vérité tout entière. Ceux qui les raillaient étaient plus loin du vrai chemin que ceux qui, avertis par le pressentiment encore obscur de leur raison et par l'instinct plus clairvoyant de leur âme, marchaient dans des voies mêlées d'ombre vers le grand jour qui éclate enfin à tous les yeux. Non, nous n'avons rien à effacer, rien à regretter. C'est toujours la même vérité que nous adorons, mais nous la pouvons adorer enfin sans voile ; c'est la récompense de notre longue ferveur et la suprême victoire de la liberté. »

Voilà ce que Robespierre attendait, à une date que son esprit n'assignait pas, du clergé constitutionnel. Il aurait voulu que le peuple passât de la foi chrétienne au déisme rationnel, sans être un moment embarrassé et comme humilié de lui-même. Et il s'irritait qu'une motion de finances vînt compromettre cette profonde et paisible évolution des consciences. Il se scandalisait que, par l'amorce d'une économie, d'une réduction d'impôt, on tentât d'égarer le peuple hors des voies de la croyance et qu'on parût fixer le tarif d'un reniement universel que la conscience seule

n'aurait point dicté. C'est par ce respect profond et délicat pour le peuple que Robespierre était grand. Et c'est par là, malgré ses défauts et ses vices, malgré ses ignorances, ses vanités, ses jalousies et ses haines, c'est par là qu'il allait au cœur du peuple. Il remuait en lui des fibres profondes que les autres ne touchaient pas. Dans un terrible portrait de Robespierre, que fait le 9 novembre le journal de Condorcet, ce qu'il y a en lui du prêtre est fortement marqué :

« On se demande quelquefois pourquoi tant de femmes à la suite de Robespierre, chez lui, à la tribune des Jacobins, aux Cordeliers, à la Convention ? C'est que la Révolution française est une religion et que Robespierre y fait une secte ; c'est un prêtre qui a des dévotes ; mais il est évident que toute sa puissance est en quenouille. Robespierre prêche, Robespierre censure, il est grave, furieux, mélancolique, exalté à froid, suivi dans ses pensées et dans sa conduite, il tonne contre les riches et les grands ; il vit de peu et ne connaît pas les besoins physiques, il n'a qu'une seule mission c'est de parler, et il parle presque toujours ; il crée des disciples ; il a des gardes pour sa personne ; il harangue les Jacobins quand il peut s'y faire des sectateurs ; il se tait quand il pourrait exposer son crédit ; il refuse les places où il pourrait servir le peuple et choisit les postes où il croit pouvoir le gouverner ; il paraît quand il peut faire sensation, il disparaît quand la scène est remplie par d'autres ; il a tous les caractères, non pas d'un chef de religion, mais d'un chef de secte ; il s'est fait une réputation d'austérité qui vise à la sainteté, il monte sur des bancs, il parle de Dieu et de la providence, il se dit l'ami des pauvres et des faibles d'esprit, il reçoit gravement leurs adorations et leurs hommages, il disparaît avant le danger, et l'on ne voit que lui quand le danger est passé ; Robespierre n'est qu'un prêtre et ne sera jamais qu'un prêtre. »

Oui, il y avait en lui du prêtre et du sectaire, une prétention intolérable à l'infailibilité, l'orgueil d'une vertu étroite, l'habitude tyrannique de tout juger sur la mesure de sa propre conscience et envers les souffrances individuelles la terrible sécheresse de cœur de l'homme obsédé par une idée et qui finit peu à peu par confondre sa personne et sa foi, l'intérêt de son ambition et l'intérêt de sa cause. Mais il y avait aussi une exceptionnelle probité morale, un sens religieux et passionné de la vie, et une sorte de scrupule inquiet à ne diminuer, à ne dégrader aucune des facultés de la nature humaine, à chercher dans les manifestations les plus humbles de la pensée et de la croyance l'essentielle grandeur de l'homme. Robespierre était en outre incliné vers la pensée chrétienne par une sorte de pessimisme profond, analogue au pessimisme chrétien et au pessimisme de Jean-Jacques. Le christianisme n'est pas pleinement et définitivement pessimiste, puisqu'il ouvre à l'homme des horizons surnaturels ; mais il juge sévèrement la nature et la société. Livré à lui-même, et sans le secours des grâces divines, l'homme n'est que ténèbres

et malice ; et les progrès extérieurs qu'il réalise par la science et l'art n'atteignent point le fond de son être malade. Livrées à elles-mêmes, les sociétés ne réalisent jamais un équilibre naturel de justice qui dispense l'homme des espérances surnaturelles. Plus amèrement que la pensée chrétienne et avec plus d'inquiétude, la pensée de Jean-Jacques est pessimiste aussi. L'homme, selon lui, va d'un état de nature où il y a tout ensemble, innocence et violence, simplicité et ignorance, à un état policé où le progrès des lumières est inséparable d'un progrès de la corruption. Jamais le système social ne réalisera la justice. Il est douteux que la démocratie absolue puisse convenir aux grands États modernes et, Rousseau, quand il définit la souveraineté du peuple, semble désespérer qu'elle devienne jamais une réalité. En outre, comment, en dehors du communisme primitif dès longtemps aboli, établir l'égalité ? Et comment ramener ce communisme dans les sociétés corrompues et divisées ? Ainsi Jean-Jacques s'enfiévrant de douleur et d'impuissance à porter un rêve de perfection humaine et sociale qu'à aucun moment de l'histoire, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir, la réalité n'accueillait. Il se jetait ainsi hors des temps dans un déisme passionné et presque chrétien qui lui promettait, en un ordre inconnu, les harmonies de justice que le monde immense refusait à son cœur tourmenté.

Robespierre n'avait pas pris de Jean-Jacques tout son pessimisme, puisqu'il croyait la démocratie applicable aux grands États modernes. Mais il se disait que, même après l'institution de l'entière démocratie, bien des maux accablent l'homme. Il lui semblait impossible de corriger suffisamment les inégalités sociales, il lui semblait impossible de ramener toutes les fortunes et toutes les conditions à un même niveau, sans arrêter, sans briser les ressorts humains, et il prévoyait ainsi la renaissance indéfinie, de génération en génération, de l'orgueil et de l'égoïsme des uns, de la souffrance et de l'envie des autres. Il n'avait aucun pressentiment du socialisme ; il n'entrevoit pas la possibilité d'un ordre nouveau où toutes les énergies humaines se déploieraient plus harmonieusement.

Ainsi l'œuvre révolutionnaire, si loin qu'on la poussât, si entier qu'on en espérât le triomphe, lui apparaissait bien courte et bien superficielle, à moitié flétrie d'avance par les inégalités sociales subsistantes et par les vices de tout ordre qui en procèdent nécessairement. Aussi éprouvait-il quelque respect pour l'action chrétienne qui lui semblait avoir pénétré parfois dans les âmes humaines à des profondeurs où l'action révolutionnaire n'atteindrait point. Et il se faisait scrupule d'arracher aux hommes des espérances surhumaines de justice et de bonheur dont la Révolution lui paraissait incapable à jamais d'assurer l'équivalent.

Là est, dans la pensée de Robespierre, le grand drame ; là est, dans cette âme un peu aride, l'émotion profonde et la permanente mélancolie. Il travaille à une œuvre très difficile à accomplir et dont il sait d'avance que,

même accomplie, elle satisfera à peine le cœur de l'homme ; et il ne veut pas détruire des réserves d'espérance léguées par le passé à l'heure même où, pour instituer l'ordre nouveau de liberté et de justice, il faut qu'il combatte les puissances du passé Ferons-nous un grief à Robespierre, nous socialistes, d'avoir souffert des imperfections cruellement ressenties de la Révolution démocratique et bourgeoise, et d'avoir cherché dans une sorte d'adaptation moderne du christianisme un supplément de force morale et de joie qu'en son pessimisme social il n'attendait pas du progrès naturel des sociétés ? Oui, il y avait là une grande et triste pensée, je ne sais quel jour profond, mystérieux et sombre, ouvert sur les douleurs et les injustices que la Révolution ne guérissait pas.

Mais en même temps cette conception était pleine de périls. D'abord Robespierre prenait trop aisément son parti de l'ignorance du peuple, de la persistante illusion qui l'attachait à des dogmes surannés ; sous prétexte que sa moralité était traditionnellement liée à sa foi, il prolongeait celle-ci ; visiblement, il n'était pas impatient de voir le peuple s'élever à la science, jeter sur l'univers un regard libre et hardi.

En second lieu, il était très imprudent d'imaginer que de lui-même, et par une sorte d'atténuation et décoloration de ses dogmes essentiels, le christianisme se réduirait à la religion naturelle. La divinité du Christ avait pendant dix-huit siècles dominé les consciences ; c'est à cette forme de Dieu, vivante, humaine, historique, bien plus qu'à l'idée abstraite, immobile et pâle de l'Être universel, que le cœur des foules souffrantes s'était donné ; et bientôt, au moindre mouvement de réaction, à la moindre déception du peuple, c'est le christianisme entier, exigeant, qui reparaitrait sous le déisme superficiel. Robespierre n'arrachait point la racine profonde ; soudain la puissance autoritaire de l'Église se développerait à nouveau de cette racine cachée.

Enfin, il était à craindre que Robespierre lui-même, après avoir fait de certains dogmes de la religion naturelle, à peu près confondus avec la forme épurée du dogme chrétien, la condition même de la moralité et de la vertu, ne fût tenté de mettre la force de l'État au service de ce compromis christiano-philosophique et que par des voies équivoques la France fût ramenée à l'antique intolérance.

Oui, voilà les graves périls de la conception de Robespierre, mais ils ne sauraient nous en faire méconnaître la grandeur. Et, en tout cas, M. Robinet se trompe quand il dit que c'est sous l'influence des vues particulières de Robespierre que la Révolution à ce moment se prononça contre la séparation de l'Église et de l'État. Ce ne sont pas « les dévots de la rue Saint-Honoré », comme M. Robinet appelle les Jacobins, qui dans une pensée de déisme pieux maintinrent le budget des cultes. Tous les hommes, tous les partis de la Révolution étaient d'accord ; le cordelier Danton parla plus vigoureusement peut-être contre le projet de Cambon que le jacobin Robespierre. »